



L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !

CONDUITE NOUVELLE



LAURENS : C'est sale, mais ça rapportera !

MOUSSAT : Les juifs paient mieux et par suite on est mieux nourri.

87048

NOS GRAVURES

Conduite nouvelle. — Elle est très suggestive et surtout très sincère cette gravure. Il faut vivre n'est-ce pas et Laurens n'hésite pas à lécher les pustules du juif éléphantiasique qui se pâme en lisant les calomnies du Télégramme, tandis que Moussat dédaignant le couscous trouve la galette consistoriale supérieure à tous les mets. Ils savent que leur attitude devant ce youtre est piteuse... A quoi bon rougir !... Satisfait des insultes de leur journal, le gros juif signera un chèque, se traînera jusqu'à son coffre-fort.

Leur rage. — Laurens avait dit à Laferrière : « Soyez tranquille notre liste passera. » Et le Gouverneur convaincu glissait dans la main de Laurens un chèque sur les fonds secrets.

Dans l'ombre, cachés dans le square Bresson, les deux amis attendent le résultat. Soudain, le transparent du Café Tantonville annonce le triomphe de la liste Max Régis.

Laferrière ne peut soutenir son dépit et saute sur Laurens en criant : « Misérable rends l'argent tu as été un imbécile. »

L'A.

A LA FOIRE

La municipalité d'Alger ayant décidé l'autorisation d'une foire qui se tiendra prochainement — Place du Gouvernement — un barnum spirituel nous informe qu'il va inaugurer une baraque suggestive dont les sujets articulés sont d'une ressemblance frappante.

Sur les tréteaux un pâtre ensariné, a pour mission d'attirer la foule. Devant lui, une grosse cuisse.

Entrez Messieurs et dames ; c'est quinze centimes seulement. Les sujets que nous allons vous présenter sont très rares ; si rares que vous n'avez jamais vu leurs semblables.

Entrez vite, prenez vos places, car dans quelque temps nous ne serons plus dans vos murs. Ici un coup de grosse cuisse.

Vous verrez le célèbre animal Poussah ! descendant direct du non moins célèbre Garguentuah.

Il a ceci de remarquable, c'est que dans 5 minutes il avale dix kilos de couscous. C'est le seul antropophage de France et de Navarre et comme, la perspective de manger la gamelle pendant 3 ans, l'effraya, il déserta son pays.

Ensuite nous vous montrerons Laurens-Outang. Il a été capturé dans les fins fonds de la Belgique et après bien des peines on a pu l'acclimater en Algérie en le nourrissant exclusivement de galette cachire. Des mauvaises langues prétendent

qu'il a vu le jour en Gascogne ; mais c'est faux, archifaux ; prenant une pose conquérante : il est véritablement de Belgique.

Second coup de grosse cuisse.

Je vous vois frémir, Mesdames et Messieurs, en pensant aux sujets extraordinaires que nous présentons, mais nous avons mieux. Le petit-fils de Duguesclin, en personne, a l'honneur de paraître sur notre scène. Venez admirer le célèbre Casque errant qu'il tient de son aïeul. Vous verrez comme il manie la lance et l'épée. Aussi pour lui donner des airs de chevalier nous l'appelons DE LANQUETOT.

Allons pas d'hésitation, venez admirer la matador Sicard, dans une prose qui ferait rougir Francisque Sarcey, il vous mettra au courant de ses démêlés avec les juifs. Vous apprendrez comment il est mort au champ d'honneur et... aussi comment il est revenu à la vie par l'emploi du réconfortant élixir Kanoui.

Autre coup de grosse cuisse

Elevant la voix. — Trêve du menu fretin. Mesdames et Messieurs, chez nous la devise est : De plus fort en plus fort.

En effet, voilà dans la coulisse le Grandissimo Marchal. C'est un homme phénomène ; il est député et conseiller général, chose à retenir il a reçu l'accolade du capitaine Baratier le vaillant compagnon de Marchand à Fashoda. Pourquoi son exhibition fut plus brillante il eut fallu la faire hier car vous auriez pu admirer le gracieux sourire qui le caractérise. Aux acclamations (!) des citoyens anti-juifs, il répond très gracieusement j'ai rentes.

Cela vous étonne, vous criez à l'utopie ; mais nous avons encore mieux. Nous avons pu capturer à Smyrne un singe extraordinaire. Faut le voir pour le croire ; du reste vous avez dû entendre parler du succès qu'il vient de remporter à Grenoble, à Pontoise, à Paris même. C'est une chose à voir ; allons, plus d'hésitation ; dépêchons-nous : entrée, 15 centimes pour les grandes personnes, 10 centimes pour les militaires et les enfants.

Taharín.

LE VENDU

REFRAIN

Y a trop longtemps qu'il hantait la fourrière
C'est un animal
Qui finira mal.
Ce qu'il nous faut, c'est un ami sincère,
Ce mal réputé
Ne peut faire un bon député.

I
Après la clôture
De la Chambre, on part
En villegiature,
Sauf un être à part.
Que peut-il bien faire
Ensuite à Paris ?
C'est pour sale affaire :
Il y fait son prix.

II
« La partie est telle,
Dit le vieux frip-n.
« Qu'en perdant la belle
« Je me coule à fond :
« Mais si je divise
« Ces bons Algérois
« Oh ! quoi qu'on en dise
« Nos juifs restent rois.

III
Enfin l'an arrive,
L'autre arrive après,
Mais sur le qui-vive,
Max les suit de près,
« Du calme et du calme !
Dit l'un pour avoir
La pomme et la palme :
Nous allons bien voir.

IV
Pour ne pas commettre
De ricanité,
Il faut se soumettre
A son comité,
Mais lui qui n'en guette
Que l'occasion,
Dit : « la voilà faite
Ma division ! »

V
Mais l'on vit paraître
Quelqu'un qui lui dit :
« Vil vendu ! vil traître !
La foule applaudit...
On dit sur son compte
Plus de cent méfaits ;
Mais l'on en raconte
Moins qu'il n'en a fait.

VI
Alger lui pardonne
Car son attentat
Eut, grâce à Lionne
Trop beau résultat :
Dubuc à Grenoble
N'a plus à juger
Qu'une Cité noble
Grande et fière : Alger.

La demeure ensorcelée

(Suite.)

III

Revenons à Van Felst, qui avait formé le projet hardi de pénétrer en la demeure du juif.

Au sortir du restaurant, il longea le Kalverstraat. Il se dirigea vers le Ghetto en répétant, à chaque pas : « Ils m'ont défié ! Ils ne me connaissent pas ! »

Il marchait, bousculant les passants, qui l'injuriant, et les gens de la police, qui, avec leur urbanité hollandaise, s'excusaient... répétant, toujours, — maintenant, d'ailleurs, absolument ivre, — et comme pour s'exiler, son éternel refrain :

« Ils m'ont défié ! Ils verront de quoi je suis capable ! »

Van Felst avait cinquante ans. C'était un brave homme, lourd, commun, riche autant que prétentieux. Son visage, rasé, rougeaud, était éclairé par deux gros yeux, et coupé en deux par une bouche aux lèvres épaisses, qui s'ouvrait, comme une boîte, au-dessus d'un nez épâté, comiquement retroussé du bout.

Quand il atteignit le but de sa course, il était tard. Le veilleur de nuit se promenait en criant, sous une pluie diluvienne capable d'enfler le Zuyderzée :

« Il est une heure ! Il pleut à verse ! Tout est tranquille ! Dormez !... »

« Diable ! pensa le négociant. Une heure ! Déjà !... »

Il réfléchit.

« Si je rentrais chez moi ?... » se demanda-t-il.

Mais ajoutons, à la louange de son entêtement, que cette pensée, suggérée à son esprit par une crainte vague, ne dura pas plus qu'un éclair : il continua sa route et ne tarda pas à se retrouver devant la maison de Jacob Mayermann.

IV

Elle était facilement reconnaissable. Dans ce quartier pauvre, elle se distinguait des autres par son perron élevé, surmonté d'une porte en vieux chêne sculpté. Au-dessous de ce perron, se trouvait une autre petite porte donnant accès en le logis, car, ainsi que dans toutes les maisons des riches bourgeois d'Amsterdam, la porte principale était une sorte d'enseigne de luxe, et ne s'ouvrait que rarement.

Jusque-là, Van Felst ne s'était pas demandé comment il ouvrirait cette porte. Derechef, il réfléchit et songea à rentrer chez lui.

« Reculer ? Jamais ! Ils m'ont défié ! Allons ! »

Lors, il s'approcha, mit la main sur un loquet, qui joua. Par hasard, la porte n'était pas fermée à clef. Elle s'ouvrit !

Une sueur froide mouilla le front de l'audacieux Van Felst : derrière lui la porte roula, sinistrement, sur ses gonds, avec un bruit pareil au dernier cri d'un agonisant, et se referma, lourdement.

V

Notre homme fit un pas en avant ; mais l'obscurité était grande. Il étendit la main pour ne pas se heurter aux murailles. Bientôt, il entendit un crépitement inexplicable. Il prêta l'oreille.

« C'est la pluie qui fouette les vitres, se dit-il... marchons ! »

Il n'avait pas articulé ce mot : « Marchons », qu'un bruit de pas se fit entendre à ses côtés. Les pas étaient lourds ; mais cadencés, réguliers, égaux...

Van Felst s'était, à tout hasard, muni d'une lanterne sourde. Il l'alluma...

Dépouvante, ses cheveux se dressèrent sur sa tête : autour de lui, des spectres, vêtus de suaires, marchaient, traînant des chaînes sur les dalles d'une salle remplie de squelettes blanchis.

D'abord, les spectres s'approchèrent et firent mine de l'enlacer.

Van Felst, tremblant, recula jusqu'à la muraille, tendue de velours noir. Sa main rencontra un point d'appui : il s'y cramponna ; mais ce qu'il tenait ceda, et les spectres s'éloignèrent.

L'un deux, alors, aligna sur le sol, quatre tibias, pris à différents squelettes, et, soudain, avec des têtes de mort ils commencèrent une épouvantable partie de quilles.

Les crânes rebondissaient, sur les dalles, et roulaient, lugubrement.

Van Felst voulu fuir. Il fit un pas en arrière. Son pied heurta un anneau de fer, scellé dans une dalle. Les spectres disparurent.

Le bonhomme, encore mal remis de son épouvante, entendit un sifflement aigu et prolongé. Il se retourna : un serpent s'avança vers lui, gueule ouverte. Il recula ; mais, de toutes parts, un... deux... dix serpents surgirent.

Van Felst poussait des cris déchirants. L'écho, seul, répondait à sa voix. Bientôt, il tomba. Sa tête heurta une table, qu'il n'avait point aperçue, d'abord. Aussitôt, il se sentit dégagé. Il se releva. Il était sauf. Il n'y avait plus de serpents dans la salle ;

Van Felst se pinça pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Tout à coup, il eut comme un éblouissement : devant lui, une portière s'était soulevée ; il aperçut, derrière un nègre qui s'effaçait pour le laisser passer, une salle illuminée.

Le nègre regardait le Hollandais avec des yeux dont la sclérotique brillait au milieu de son visage d'un noir d'ébène, poli, luisant comme les contours d'un gong.

Costumé à l'orientale, ses bras, ses jambes étaient ornés de bijoux en or massif ; la boucle de sa ceinture était faite d'un diamant gros comme un œuf de pigeon.

Quand Van Felst eut franchi le seuil de la porte, le nègre, toujours du même pas régulier, regagna le divan turc sur lequel il était assis lorsque le bonhomme l'avait touché.

La salle était immense et remplie d'étranges bibelots.

On y voyait des bahuts énormes, à colonnades torsées, merveilleusement découpés, vrais joyaux, dont les ventres, rebondis, s'appuyaient sur des cariatides faites d'animaux fantastiques et monstrueux. Les murs disparaissaient sous des tentures alourdies de féériques broderies. Au fond, une tapisserie de haute lisse dessinait, vaguement et d'une façon effrayante, des scènes dont les personnages, plus grands que nature, se portaient des coups d'estoc, dans une forêt aux arbres gigantesques et aux troncs dépouillés.

(A suivre).

H. Demessac.

SILHOUETTE

..... est pétillant d'esprit,
Il le sait. — Si je ne me trompe
Je crois, qu'en naissant, il en prit
Plus qu'un éléphant dans sa trompe.

De Cyrano de Bergerac
Il a le royal appendice,
Il riposte du tac au tac
Avec brio, verve et malice !

Il est expert sur le bouquet
De tous les crus de la Gascogne.
Et sait discerner le Tokay
Du vieux Sauterne et du Bourgogne

Il a de Brillat Savarin,
Le fin palais et la fourchette ;
Il décide en vrai souverain,
Du cuit-à-point d'une brochette.

On dit qu'à table il est charmant,
Qu'avec ses vers ou bien sa prose,
Et puis son nez tonitruant
Il déride le plus morose.

Hélas ! pour son ventre il commet
Souvent plus d'une volte-face.
Et malgré tout l'esprit qu'il met,
On dit de lui : c'est un paillasse !

C. Vré.

ÉCHOS

On nous annonce la fondation à Alger d'une Société des anciens zouaves du 1^{er} Régiment.

Les adhésions reçues sont déjà nombreuses, à citer comme membres fondateurs : Paquelet, Coste Louis Jérôme, ex sous-off ; Paclet, Guérard, Janson, Carret Emile etc... Tous anti-juifs.

Nul doute que cette société réussira ayant un but purement fraternel : inutile de dire que les juifs ayant servi au 1^{er} zouaves n'y seront pas admis.

Les adhérents sont priés de se faire inscrire ou d'adresser leur demande à M. Jérôme ex sous-off au 1^{er} zouaves.

THÉÂTRE Aujourd'hui Dimanche, en Matinée, à prix réduits : *Faust*,
Le Soir : *Le Trouvère* et *La Tour de Nesles*.

7,000 FR. placés en 1^{re} hypothèque, près d'Alger, à vendre, au même prix, pour cause de départ. Excellente affaire.
S'adresser à M. P. Risso, au Journal.

QUELLE UNE !!!

« Nom té nom té nom ! Egoute-moi tonc, nom té nom ! Tu es pien cheune et che suis fieux ; j'ai l'exbérience et tu n'en a bas... Egoute-moi tonc, nom té nom !

Le mistral sifflait et il vait vroid. Si tu laisses gontuire moi, tous teux nous goucherons tans. Si tu feux gontuire toi tous teux nous goucherons tehors. Egoute-moi tonc, nom té nom !... Si tu gontinues ta tête la pourchoise nous vermeras les issues, ce soir. Si tu laisses gouferner ma tête tu brofiteras comme moi d'un pon madelas et... du reste que je dis bas. »

Ainsi, sur les minuit de fin octobre, à la Joliette, à l'entrée du Boulevard des Dames, s'époumonait, en un énigmatique monologue, le sexagénaire Braustein, youpin hernois mâtiné de teuton.

Et dans une série d'oscillations involontaires, il arpentait, dans sa majestueuse largeur, le boulevard maudit dont, vainement, il s'efforçait de remonter la pente pourtant si modérée. Cailloux et trottoirs grinçaient, maltraités par ses inévitables heurts, et les rares noctambules témoins de cette gymnastique terre-à-terre s'éloignaient, étrangement intrigués, avec, sur les lèvres, l'« Egoute-moi tonc, nom té nom ». Un agent de ville survint, et impuissant à faire partir de son unique ritournelle le perturbateur de la nocturne placidité, avec une courtoisie tout juste réglementaire il lui imprima la direction du poste heureusement voisin de la rue des Phocéens.

Là, ainsi que sur le boulevard, même monologue, et même mutisme sur toutes interpellations.

Cependant la patience des bons sergots devait avoir un terme.

Elle l'eut.

— Silence ! intima un brigadier.

— ... Egoute moi tonc !...

— Silence ! tonna la même voix.

— ... Nom té nom !...

— Marius, interrompit le gradé, s'adressant à un subordonné, viétasé, acabo dé mé coupa la cagarélo, vé ! —

C'était un ordre.

Magistralement secoué le flexible enfant de l'Helvétie s'aplatit sur le sol.

— Hue !... hue !... hue !...

Dans sa poitrine en révolte faisaient la courte échelle grenache, gamay et morastel.

— Hue !... hue !... hue !...

— Ouvrez l'œil, Marius, la fusada va parti...

En effet dans un suprême hue ! déborda, sous l'action d'une fermentation nouvelle, une peu ragoûtante rivière que, durant toute la journée, avaient formée les petits ruisseaux.

Braustein soupira, soulagé.

— Hé bien ? interrogea le chef.

— Ah ! Môssieu le pricatier...

— Ça va-t-il mieux ?

— Vous m'avez quéri.

— Et ton compagnon ?

— ? ? ?

— Celui qui ne t'écoutait point ?

— C'était ce nom té nom de fin nouveau ! si cheune — à beine un mois — foyez, môssieu le pricatier !... Figuez-vous quand il sera plus fieux !

Louis Vincent.

Grand Bazar Bolufer

RUE BAB-EL-OUED, 6, ALGER

Vendre bon marché pour vendre beaucoup

ARTICLES DE PARIS

A l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Ouverture du Grand Bazar Bolufer

DÉBALLAGE DE JOUETS D'ENFANTS

Suspensions, Lampes, Abats-Jour, etc.

Prix modérés pouvant satisfaire toutes les bourses

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve JEAN GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons

— 6 de France et d'Alger —

Aux Fumeurs

FAITES VOS CIGARETTES VOUS MÊMES

DEMANDEZ PARTOUT

Le PAPIER ANTITUJIF Max Régis

Papier combustible sans chlore ni acide

M. RIVIÈRE 2, passage Martinetti (Alger)

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 44, Rue d'Isly, 44 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages,

Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

f. Laffitte



Malgré Laurens la liste a passé. L'arrière-furieux d'être si mal servi a fait rendre l'argent. Voilà pourquoi le mouchard en chef du "Télégramme" en veut à la Liste Antijuvive



Supplément du Nouvel Antisémite

E. Herzig

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antijuive, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger - Mustapha

A la porte les Juifs !

ALLÉGORIE



Cette gravure n'est qu'une conception artistique; cet assassinat n'a jamais été commis et la politique a voulu que Max en soit accusé. Ils peuvent passer pour criminels ceux qui jouent du cadavre.

NOS GRAVURES

Le Vendu. — C'est le ballon gubernatorial qui s'élève sur la houle populaire. Dans la nacelle ont pris place Sa Majesté rothschildienne Lafourrière 1^{er} en compagnie de son porte-plume officiel Laurens, de son mignon préféré Poussah et de leur meilleur ami : le juif.

L'atmosphère est lourde d'orageuses menaces et nul ne sait où les poussera le vent des révoltes que ces commis-voyageurs en juiverie ont fait lever.

Ils n'iront certainement pas atterrir sur les côtes de France, car le souffle patriotique qui se lèverait à leur approche les balayerait au large. Que le dieu d'Israël les protège et les pousse vers les seules rives qui puissent leur être hospitalières : l'île du Diable ou la Judée !

Allégorie. — M. Laferrière a publiquement diffamé et calomnié outrageusement Max Régis en l'accusant d'avoir assassiné ou fait assassiner un vieillard.

Par l'image de notre collaborateur, on peut voir nettement le plan infernal qu'avait dressé la Juiverie et que le Gouverneur Général avait consenti lui-même à faire exécuter. Les machiavéliques desseins de nos ennemis ont été déjoués grâce à la seule force de la vérité, et leurs armes empoisonnées se sont retournées contre eux-mêmes.

Voilà pourquoi des écrivains indépendants ont pu dire (dans d'autres journaux que l'*Antijuif*) qu'il y avait bien eu assassinat, mais que les assassins n'étaient pas où l'on disait...
L'A

A NOS LECTEURS

Demain lundi, 19 décembre, paraîtra un supplément extraordinaire où il y aura, de telles révélations sur la politique, que le Gouverneur judaïque sera forcé de déguerpir.

LE PATRIOTISME D'UN YOUTRE

Le vieux Kahn, commissionnaire en draps, a passé quarante-cinq années de sa vie à Berlin.

A la suite d'une faillite, du reste frauduleuse, le juif Kahn est venu s'installer dans nos régions, et quand on veut parler allemand devant lui, il entre dans une colère

bleue et déclare qu'il ne comprend pas cette langue.

Ces temps derniers, un commis-voyageur chercha à conclure avec le père Kahn une affaire assez importante ; mais sur chaque mètre de l'étoffe qui coûtait 5 francs, le vilain juif voulait rabattre vingt-cinq centimes.

— C'est très bien, lui dit le commis-voyageur, je vais écrire à la maison-mère qui est à Berlin.

— Assez, assez, mossié ! se mit à hurler le père Kahn ; chamais, fus ententez rien, mossié, ché feral cagner té l'archent aux Brusiens, tant que l'Allemagne il ne m'aura pas rendu notre bavvre Alsace-Lorraine !

Mais comme le commis-voyageur proposa une nouvelle diminution de cinq centimes par mètre, le chauvinisme du brave Kahn tomba, tel un oiseau blessé à mort.

Trois jours après, le commis-voyageur revint avec la lettre d'acceptation du fabricant et se mit à la lire, ainsi quelle était écrite, c'est-à-dire en langue allemande.

Quand la lecture fut faite, le père Kahn déclara : — « Ché n'ai rien gombri di tout, mossié ; si fus fulez rien regommencer en vrançais, mossié ; ché gonnais gue le vrançais, mossié ! »

Alors, pour lui jouer une bonne farce, le commis-voyageur se mit à lire la lettre en français, cette fois ; mais en changeant le sens, de façon à faire croire que la diminution n'était pas acceptée.

A ces derniers mots, le père Kahn bondit, comme s'il avait marché sur une pile électrique.

— Mais, Mossié, gémit-il, hors de lui, fus defez fus dromper, mossié, car ché fiens te lire terrière tous, gue chustement le vabricant il accepte au contraire le bédide timinution.

— Félicitations sincères, monsieur, fit alors en souriant le malin commis-voyageur, vous apprenez l'allemand avec une soudaine facilité, qui vous fait le plus grand honneur.

N'empêche que maintenant encore le père Kahn déclare à tout venant qu'il ne s'endort jamais que l'œil et le poing tournés vers l'Est...

— Vers l'ennemi, mossié !

Auguste Tavernier.

LA MÉSAVENTURE D'UN JUIF

Nouvelle

Il était quatre heures du matin. Le soleil levait chassait de sa puissante lumière les dernières brumes de la nuit ; il venait d'apparaître au faite des montagnes encore couronnées d'une neige éclatante — on était en juin — et l'astre du jour, splendide en sa course, irisait de ses feux les hautes cimes du Jura. Il ramenait avec lui la vie, le mouvement, et la campagne s'éveillait.

Sur la route, toute blanche et triste, mais déblayée de neige, trottaient gaiement un petit cheval gris qui traînait un cabriolet hermétiquement clos par sa capote. Dans ce cabriolet était assis un petit homme, d'âge indéfini, à qui l'on aurait aussi bien donné trente que cinquante ans et qui semblait méditer profondément. Enfoncé dans un immense cache-nez, les yeux invariablement fixés sur la tête du cheval, il le laissait marcher à sa guise. Une barbe, dont la couleur n'était pas bien définie, mais qui tirait sur le gris, occupait toute la figure où l'on ne distinguait guère que des yeux petits, rusés, méchants, et un nez très remarquablement recourbé : c'était le juif Isaac Hariann. Il se rendait à une foire voisine et mé-

ditait en sa cervelle « matoise » les tours canailles qu'il comptait jouer aux crédules paysans de Franche-Comté.

Le jour tirait à sa fin : il pouvait être cinq heures du soir.

La journée avait été bonne pour le Juif. Il avait savamment escroqué quelques-uns de nos naïfs et braves paysans de Franche-Comté, et, en somme, il ne se plaignait pas : les affaires marchaient ! Entre autres choses il avait acheté une très belle vache bressane pour la somme de six cents francs ; mais il n'avait naturellement payé que deux cents fr. comptant et avait souscrit un billet de quatre cents fr. payable à 30 jours chez M. Jean Harwey, banquier, à Lons-le-Saunier — personnage qui évidemment n'avait jamais existé que dans sa cervelle. D'ici là, il revendrait la vache, encaisserait un beau petit bénéfice de quatre ou cinq cents francs, et quand le billet serait présenté — si l'on trouvait jamais le banquier en question — il serait à l'abri de toute poursuite : le tour était habile et notre Juif jubilait.

Mais, à la fin de cette journée si bien remplie, il fut soudain pris d'un besoin très légitime qu'il importait de satisfaire le plus vite possible — chose difficile. L'auberge du village ne possédait pas de lieux d'aisances, et il y avait encore une trop grande affluence de paysans pour qu'il put s'accroupir en sécurité derrière un mur. Que faire ? son besoin devenait de plus en plus pressant, irrésistible ! Soudain une idée lumineuse lui vint. Rapidement, il entra dans un corridor sombre et dans le fond du corridor, dans une obscurité propice à ses desseins, le voilà opérant !

Isaac en son cœur bénissait déjà le dieu de ses pères — mais il avait compté sans son hôte. Le concierge de la maison — solide paysan de France — l'avait vu se glisser furtivement dans le corridor et, Dieu me pardonne — il avait conçu des soupçons ; il faut dire encore qu'il n'aimait guère les fils d'Israël. Il prit donc un solide bâton de chêne et vint explorer avec une bonne lanterne le corridor en question. Il ne fut pas autrement surpris devant le spectacle charmant qui s'offrait à sa vue. Le Juif dans sa posture peu académique, roulait des yeux suppliants et tremblait comme une feuille. « C'est bien, lui dit l'autre, tu es un porc comme tous tes pareils ; mais ce n'est pas tout et il ne faut pas te figurer que c'est moi qui vais ramasser cela. Tu vas prendre ton mouchoir, ramasser le tout et le mettre dans ta poche, sinon j'aurai le regret de te faire faire connaissance avec mon camarade », et il montrait au Juif terrifié le formidable gourdin dont il s'était muni. Un autre qu'un Juif aurait mieux aimé risquer quelques coups de bâton que de ramasser ainsi ses propres ordures — et dans son mouchoir ! Mais Isaac Hariann, heureux de s'en tirer à si bon compte s'empressa d'obtempérer à l'ordre qui lui était ainsi donné et s'en fut tout joyeux, sa marchandise dans sa poche !

Le concierge, sur sa porte, le suivait des yeux. La démarche d'Isaac, légère et joyeuse, lui fit regretter de ne l'avoir pas contraint à quelque chose de plus humiliant encore ! Mais soudain il le vit entrer dans une pâtisserie voisine où il acheta deux brioches. Isaac en était à peine sorti qu'il y entra vivement et apostrophant le pâtissier : « Tu vois ce Juif ? il t'a payé deux brioches, n'est-il pas vrai ? Eh ! bien il t'en as pris en sortant une troisième qu'il a mise dans sa poche de gauche ». Sur-le-champ, le pâtissier se lança à la poursuite d'Isaac, le rattrape, le menace furieusement : « Misérable, hurle-t-il, voleur, c'est ainsi que tu pensais me voler une brioche ! Eh bien, tu ne connais pas Jacques le pâtissier, plus malin que toi, va ! » En même temps il plongeait sa main dans la poche en question et la retirait toute... Furieux de s'être laissé jouer, il essuie

cette main sur la figure d'Isaac et prenant le mouchoir et tout ce qu'il contenait, il le lui plaqua en plein visage. Là-dessus, content de lui, il va tranquillement se laver les mains, pendant que le Juif, honteux et penaud, la face enluminée..., la barbe toute dégoûtante de cette matière odorante et colorante, regagnait furtivement son cabriolet sous les huées de tout le voisinage...

Georges d'Albery.

La Marseillaise des Boulangers

Air : Les Pioupiou d'Auvergne.

I

Y'avait un orage
Qui m'n'çant Alger
Se f'ait avec rage !
Bravo boulangers
Qu'à bout de patience
Vous êt's réunis
Sans aucun souffrance
Pour not' beau pays...

II

Y a des faux frères
Qu'on saura trouver !
Faut pas s'faire la guerre
Pour bien travailler,
Faut qu'à la Carrière,
Boulang'rie...
Chico, sans mystère,
Tomb' dans la purée !

III

C'est la boulang'rie
Qui nous fait manger :
Sans forfanterie,
Faut donc nous aider !
Dans tout's les brigades
On doit le savoir,
Et qu'tous les camarades
Fassent leur devoir !

REFRAIN

Ya trop longtemps qu'on se payait not'tête !
Plus d'fournées coupées,
Plus de d'mi fournées !
Ce qu'il nous faut c'est un peu plus d'galette
A bas les ballots
Et viv'nt les soixant-dix kilos !

AU VÉLODROME

Nous prions nos amis et lecteurs de se rendre aujourd'hui Dimanche au Vélo-drome de M. Mallebay où Deux grandes surprises leur seront réservées.

ÉCHOS

Voitures Publiques. — La contre-visite des voitures publiques envoyées en réparation à la suite de la dernière visite trimestrielle, aura lieu les lundi et mardi 19 et 20 Décembre courant, de 8 à 10 heures du matin, rue de la Liberté, derrière le Trésor.

L'Africaine de Mustapha organise pour aujourd'hui, Dimanche, une fête de jour et de nuit. A 2 heures, au Jardin d'Essai (Oasis des Palmiers), matinée dansante. Le soir à 9 heures, Bal dans les salons du Helder.

La Patriote. — En présence de l'énorme succès obtenu par la « Patriote » pour sa fête de dimanche, et à la demande générale, les gymnastes de cette Société, donnent, aujourd'hui Dimanche, à 2 heures, une Grande Matinée dansante agrémentée de quelques exercices de gymnastique, qui ont été exécutés au dernier Concours de Saint-Etienne (Loire).

De plus, le soir à 8 h. 1/2 précises, Grand Bal ; brillant orchestre composé de 20 musiciens. A minuit, comme intermède, MM. L. et R., exécuteront quelques passes du sensationnel Pont de la Mort.

Nous ne saurions donc trop engager les habitués de la danse, à se rendre en foule à cette grande Fête de la Patriote, qui n'en est plus à compter ses succès.

La demeure ensorcelée

(Suite.)

Ce et là, se trouvaient des chaises en cuir de Cordoue, semées de dessins fabuleux, en or bruni, et bordées de clous taillés à facettes ; des fauteuils, au siège formant coffre, au dossier élevé, ajouré comme une dentelle ; des divans, en étoffe persane, tissée de soie aux éclatantes couleurs ; des chaises chinoises, aux barreaux d'ivoire, fouillés patiemment ; des miroirs, venus de Venise, et des cassolettes où brûlaient des parfums que l'Arabie réserve pour le paradis de Mahomet ; des jardinières en cuivre, ornées de ciselures représentant des monstres imaginaires, des oiseaux surnaturels, voltigeant à travers des feuillages chimériques.

Et puis, encore, des armes : épées à poignées finement ouvragées par l'Espagnol Gil ou Benvenuto, piques au long manche incrusté, poignards à lames damasquinées, armures géantes...

Et, partout, des sculptures superbes, des toiles, chef-d'œuvre de l'art flamand et espagnol.

Les fenêtres étaient défendues par de merveilleux vitraux. Douze lustres allumés répandaient dans cette salle, des clartés éblouissantes, tout en laissant certains coins dans l'ombre la plus mystérieuse.

Dans l'atmosphère, les parfums qui brûlaient jetaient leur odeur subtile, enivrante, complétant, par l'odorat, le ravissement qui emplissait l'âme du visiteur.

Sur ce fouillis précieux, composé de ce que la fantaisie d'un artiste peut réunir de plus bizarre, de plus capricieux, en cherchant longtemps, patiemment, à travers l'œuvre lente de tous les âges, de tous les pays, la lumière faisait resplendir les cuivres, les miroirs, accrochant des rayons sur les armes, faisait jaillir mille étincelles des ors, des vitraux : c'était un scintillement, un feu d'artifice, où tout s'harmonisait, se mariait, s'enchevêtrait, avec une originalité, un inattendu, un goût, qui charmait, tout en stupéfiant.

Van Felst, muet, regarda ces chefs-d'œuvre. Le bonhomme était ébloui.

C'est qu'au milieu de ces richesses, au milieu de ces subtilités, il aperçut une foule de personnes portant des costumes divers de tous les peuples de la terre.

Un mandarin, cuivré, vêtu d'une robe de soie bleu de ciel, brodée d'argent, causait avec une danseuse mauresque, sur le front de laquelle s'entrechoquaient des sequins ; un mousquetaire à la moustache retroussée, saluait une Espagnole aux yeux étincelants, aux lèvres rouges comme une fleur de grenade ; un Arabe, enveloppé d'un burnous blanc, était appuyé au dos d'un fauteuil où jouait de l'éventail une jolie fille grecque, à la veste bleue soutachée d'argent.

Plus loin, une Italienne, au vêtement multicolore, regardait, dévotement, les pages d'un missel, tandis que, près d'elle, un guerrier indien, au chef couvert de plumes, marchait, bras dessus bras dessous, avec un Écossais aux jambes nues, dont le vêtement, de velours noir, dessinait une taille pleine d'élégance.

Van Felst vit encore : des Portugaises au teint basané ; des Russes, couvertes de velours enrichi de fourrures ; des Anglaises, frêles et souples comme des roseaux... toutes dans leur costume national.

Puis, des Persans au bonnet d'Astrakan ; des Indiens, coiffés de turbans d'une richesse inouïe, venue de Kachmyr ; des Espagnols avec leurs castagnettes et leurs tambourins aux clochettes de bronze ; des Frisonnes avec leur casque d'or poli, et des Allemandes aux yeux bleus, aux blonds cheveux, semées de la fleur préférée des Gretchen ; le *vergiss mein nicht*.

Le négociant s'avança, le chapeau à la main, saluant bas, se demandant si ces nobles étrangers n'allaient pas le faire jeter dehors ; juste châtiment de son outrecuidance et de son indiscretion.

Bientôt il s'arrêta un Turc s'avancant en lui tendant la main. Van Felst, émerveillé de cette politesse, crut de son devoir d'y répondre. A son tour, il tendit la main ; mais il frissonna : la main du Turc était froide, et dure comme le marbre.

Il n'était pas dégagé encore de l'étreinte du fils de Mahomet, que des sons mélodieux se firent entendre, comme si quelque chef d'orchestre invisible n'avait attendu que ce signal pour préluder...

(A suivre.)

H. Demesse.

THÉÂTRE Aujourd'hui Dimanche, en Matinée, à prix réduits : *La Tour de Nesles* et *Joli Gilles*.
Le Soir : *Mignon* et *Le Paradis*.

7.000 FR. placés en 1^{re} hypothèque, près d'Alger, à vendre, au même prix, pour cause de départ. Excellente affaire. S'adresser à M. P. Risso, au Journal.

MAISON ANTIJUIVE

Grand Bazar Bolufer

RUE BAB-EL-OUED, 6, ALGER

Vendre bon marché pour vendre beaucoup

ARTICLES DE PARIS

A l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Ouverture du Grand Bazar Bolufer

DÉBALLAGE DE JOUETS D'ENFANTS

Suspensions, Lampes, Abats-Jour, etc.

Prix modérés pouvant satisfaire toutes les bourses

GROS DEMI-GROS ET DÉTAIL

Aux Fumeurs Antijuifs

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papier "MAX RÉGIS"

Papier antisémite, combustible sans chlore ni acide

Et le Papier "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve JEAN GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons

— de France et d'Alger —

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 11, Rue d'Isly, 11 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages,

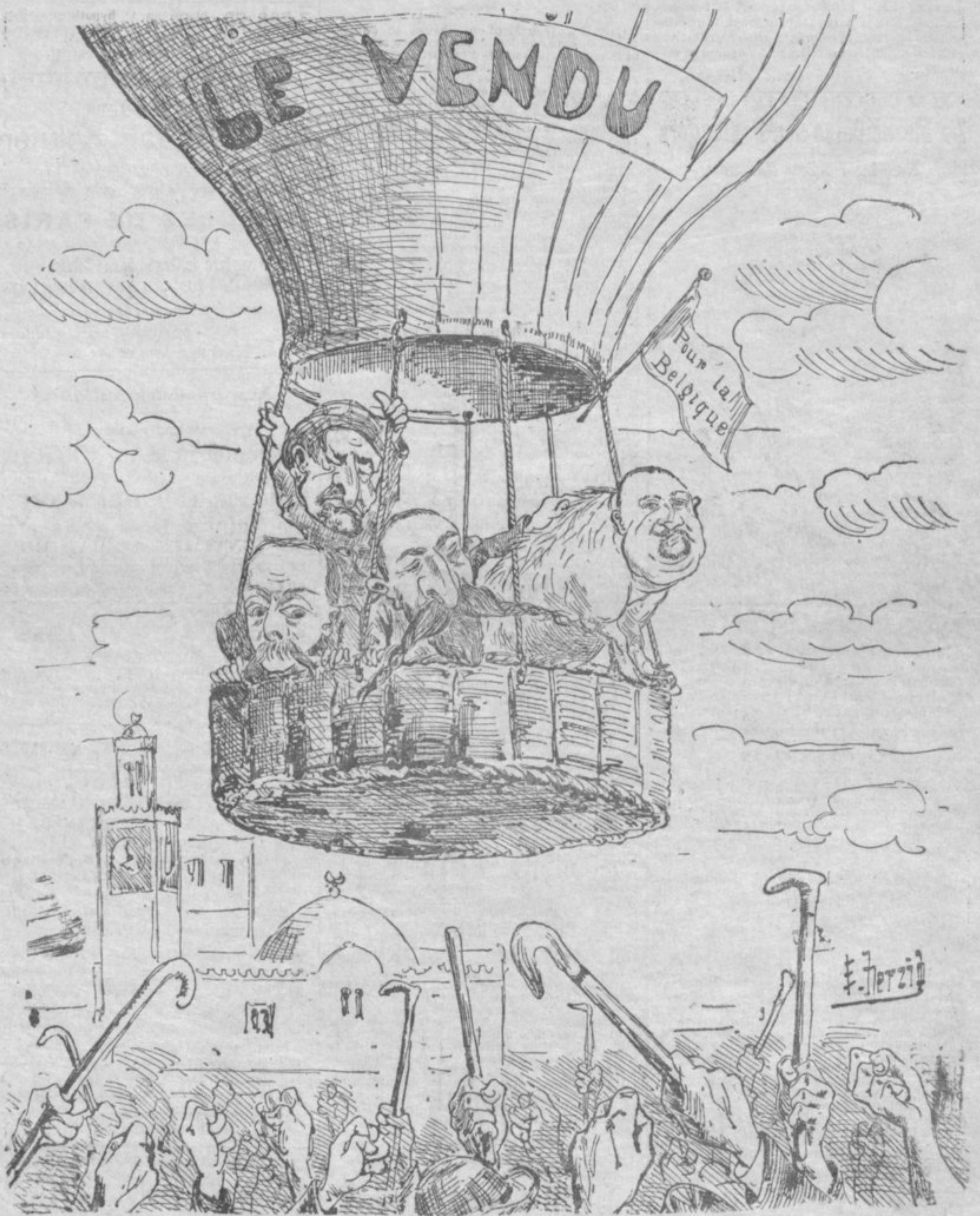
Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRETION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

flossy



BON VOYAGE



Supplément du Nouvel Illustré Antisémite

E. Herzig

L'Algérie aux Français !

RÉDACTION & ADMINISTRATION
Villa Antisémite, 34, Boulevard Bon-Accueil
Alger-Mustapha

A la porte les Juifs !



E. Herzig

Herzig Grav

Sommeil et rêve de Lutaud-Laferrière

NOS GRAVURES

Le rêve de Lutaud. — Bien suggestifs les illustrations que nous donne aujourd'hui Hertzig.

Il nous présente, tout d'abord, le préfet Lutaud, porteur, dans sa valise, des instructions gouvernementales.

Sa mission est bien simple : il s'agit d'avoir la tête de Max que Dupuy et Laferrière ont mise à prix.

Et Lutaud, dans son doux sommeil, rêve, rêve...

La désillusion de Lutaud. — Mais Lutaud-Laferrière se réveille. Et quel réveil ! quelle réalité !

Max Régis, encouragé et suivi par le Peuple, par de vigoureux coups de bottes, chasse Lutaud — Laferrière et les Juifs de l'Algérie.

Et ce sont des braves !...

Et l'Algérie Française respire...

L'A.

L'Arbre de Noël

Nous rappelons à nos lecteurs que ce soir, à 2 heures précises aura lieu au vélodrome la grande fête de « l'Arbre de Noël ».

Toutes les familles ne résisteront pas aux mille et une tentations que contiendra cette joyeuse matinée pour leurs mignons bébés.

De jolis lots et une superbe surprise seront offerts aux bambins par le bonhomme Noël.

Qu'on se le dise.
Les T. A. et les Messageries de Belcourt assureront le service.

A L'ILLUSTRE FAILLI

Distributeur de la Charité Synagogique de Marseille

Sans tambour, clairon ni trompette,
Au doux drin drin de la galette
Un beau soir il leva le camp
Kahn.

Et chez Thémis toujours clémente
Pour le youpin qui se lamente
Il courut porter son bilan
Kahn.

Il recevait, en abondance,
Dons et secours pour l'indigence
Du premier au dernier de l'an
Kahn.

Mais ne rendant que cent pour mille
L'aumône était chose facile...
Et qui profitait du drahm ?
Kahn.

Or, aujourd'hui, la foule ingrate
Le menace de la savate
Et veut le mettre en tripes d'Caen
Kahn.

Adonai ! Mossieu le juge
Offrez-lui bien vite un refuge :
Il fut toujours si digne Aman
Kahn.

Et le paternel Consistoire
Sans cesse prodigue en pourboire
Saura racheter, à l'encan,
Kahn.

L. V.

CONDAMNÉ !

Personnages : DUPUY, LE PRÉFET LUTAUD dit COCO-BEL-ŒIL, LE CHEF DE CABINET, UN HUISSIER.

(Le Cabinet de Dupuy. Dupuy est occupé à souffler dans un coussin pneumatique, sur lequel il compte s'asseoir.)

L'HUISSIER. — M. Lutaud !

DUPUY (soufflant). — Hein ?... Lutaud ?... Ah ?... Oui !... Coco-Bel-Œil !... Faites-le entrer ; il achèvera de me souffler mon coussin.

COCO-BEL-ŒIL. (Il entre, minable, timide, son seul œil regardant, une canne plombée à la main.) — Monsieur le ministre, je suis sans travail depuis...

DUPUY lui tendant son coussin. — Tant mieux !... Soufflez moi là-dedans... Je suis à bout de forces. (Il s'assied dans son fauteuil.)

COCO-BEL-ŒIL (entre deux poussées d'air). — Monsieur le ministre, c'est la purée lamentable !... Il n'y a donc plus de départements à mâter ?... J'ai assommé dans la Sarthe, estourbi dans les Côtes-du-Nord, poignardé dans la Corse, tripotillé dans la Haute-Garonne... (Rendant le coussin.) Voilà ! Il est aussi rebondi que je suis efflanqué...

DUPUY (sursautant). — C'est à moi que vous faites allusion ?

COCO-BEL-ŒIL. — Non ! Au coussin !

DUPUY. — (Il place le coussin sous lui.) Vous, je vous vois venir ! Vous voudriez redevenir préfet ?

COCO-BEL-ŒIL. — Autant que possible ! J'ai encore de la poigne, et mon gourdin est encore jeune.

DUPUY (à part). — Où diable l'envoyer, cet animal-là ?

Tout à coup on voit le ministre descendre dans son fauteuil, tandis qu'un sifflement étrange se produit...

COCO-BEL-ŒIL (avec un empressement servile). — Monsieur le ministre se trouve mal ?

DUPUY (furieux). — Mais non !... Idiot !... Vous n'avez pas vissé jusqu'au bout l'embouchure !... Faites-moi le plaisir de me regonfler ce coussin, et mieux que ça... L'air s'en va...

COCO-BEL-ŒIL. — Avec volupté, monsieur le ministre ! (Il souffle.) J'aurais bien aimé un petit département révolté contre vos institutions... Tenez, un simple arrondissement d'antidreyfusards à mettre en bouillie... Mon gourdin en frémit de joie.

DUPUY (bon enfant). — Regonflez-moi bien mon coussin, on pourra voir ! (Il se lève, sort, et va trouver le chef de cabinet.) Dites-moi, Pancrace.

LE CHEF DE CABINET. — Monsieur le ministre ?

DUPUY. — Coco-Bel-Œil est là ; il regonfle mon coussin. Que faire de cet animal ?... Il est brûlé partout ; il est compromettant ; d'un autre côté, si je ne le case pas, il va débiter des trucs ennuyeux pour le régime... Que faire ?

LE CHEF DE CABINET. — On pourrait l'envoyer crever aux colonies ?

DUPUY. — C'est une idée, mais il a la vie dure ; il reviendra ! Ah ! je regrette le temps des Borgias, bien que je ne l'aie jamais connu... (Il pousse un cri.)

LE CHEF DE CABINET. — Monsieur le ministre a mal à une dent ?

DUPUY. — Mais non ! J'ai trouvé !... Euréka ! Euréka !... (Il rentre dans son cabinet.)

COCO-BEL-ŒIL. — Le coussin de monsieur le ministre est gonflé, et vissé...

DUPUY. — Très bien ! Je vous nomme préfet d'Alger.

COCO-BEL-ŒIL. — O joie !... La Synagogue sera contente de moi... Lorsque monsieur le ministre aura un coussin à regonfler...

DUPUY. — C'est bon ! C'est bon ! Allez-vous-en...

En vous en allant, dites à l'huissier qu'il m'apporte mon bain de pieds...

COCO-BEL-ŒIL. — De suite, monsieur le ministre ! Je me retire.

(Dupuy s'assied ; mais, à peine est-il assis, qu'une détonation effroyable ébranle l'immeuble de la place Beauveau. Le chef de cabinet apparaît, effrayé.)

LE CHEF DE CABINET. — Ciel ! Coco-Bel-Œil vous a flanqué une bombe ?...

DUPUY. — Mais non, c'est mon coussin !... Il l'a trop gonflé, l'animal ! Le coussin a claqué...

LE CHEF DE CABINET. — Je respire !...

DUPUY. — Un coussin de quinze francs soixante-quinze !... Acheté sur les fonds secrets !... Je serai vengé !... Je l'envoie à Alger, Coco-Bel-Œil...

LE CHEF DE CABINET. — A Alger ! Il n'en reviendra pas vivant !

DUPUY, avec un rire sardonique. — Parbleu ! Je l'espère bien !...

LE CHEF DE CABINET. — Monsieur le ministre ! Vous avez été le Néron de la troisième République !... Ah ! toutes mes félicitations !

Tacarette.

CROQUIS

..... fut jadis un méchant pédagogue,
Qui ne fit en dix ans qu'émarger au budget ;
Aujourd'hui plumeur, valet de synagogue,
Famulus du Palais, total, triste sujet.

Dans un grand quotidien, organe de chantage,
Il pond de temps à autre un article spumeux
Et pour dame police il fait du reportage
Qu'on lui paye en secret, comme aux êtres squameux.

Pour cacher sa saoullure il pose au mousquetaire
Porte moustache en croc, fait sonner ses talons ;
Tonitrué à tous vents qu'il a du caractère
Et qu'il est digne enfin de porter... pantalons.

Du soldat gentilhomme, il se coiffe du feutre :
Mais sous ce couvre-chef martial et coquet,
Il ne git qu'un faquin et le cerveau d'un pleutre
Dont le public se rit en lâchant un hoquet.

Vous ne me croyez pas ! Certes en voyant sa face
Son torse dégagé, son geste vigoureux,
Et son œil flamboyant, étincelant d'audace
On le prendrait vraiment pour un fils des grands preux.

Erreur ! il est poltron ! et poltron plus qu'un lièvre !
C'est triste à révéler ; mais c'est un fait acquis,
Il a peur d'une épée au point d'avoir la fièvre,
Et... comme lâcheté ? Vous voyez... c'est exquis.

C. Ca.

La demeure ensorcelée

(Suite et fin.)

Jamais pareille musique n'avait retenti à ses oreilles.

Soudain, un mouvement se produisit dans l'assistance. Chacun se leva. Les couples s'unirent, s'enlacèrent. L'orchestre commença un gothique menuet.

La ville s'éveillait.

Van Felst courut, d'une seule traite, chez ses amis, et raconta ce qui s'était passé...

On le railla. On le traita de rêveur, de visionnaire, de fou. Il persista dans son affirmation.

Van Felst raconta plus de cent fois, peut-être, ce qu'il avait vu.

Le bruit s'en répandit. De toutes parts, on accourut pour interroger le négociant.

Les autorités, ayant eu connaissance des faits, l'envoyèrent quérir, afin qu'il répétât, devant eux, son étrange récit : il y avait sorcellerie à coup sûr. Il était urgent de sévir contre Mayermann.

Dieu seul savait de quelles calamités les habitants d'Amsterdam pouvaient être menacés, si le juif restait en liberté dans la ville.

Tout à coup, le tocsin sonna. Un incendie venait de se déclarer dans le Ghetto.

Van Felst s'informa. C'était la demeure de Jacob Mayermann qui brûlait.

Vainement, on essaya d'y pénétrer ; vainement on essaya d'éteindre le feu. Pendant deux jours les flammes léchèrent les murs.

Quand l'incendie fut éteint, plusieurs magistrats, guidés par Van Felst, visitèrent la demeure du juif. Le négociant traversa les salles qu'il avait parcourues ; il arriva proche de l'endroit où, pour la première fois, il avait vu Jacob, agenouillé devant la femme qu'il semblait supplier.

Le feu avait respecté cette salle et ce qu'elle contenait.

Les magistrats voulurent voir, d'abord, en ce fait, un sortilège. L'un d'eux, pourtant en trouva l'explication.

Toutes les tapisseries qui couvraient les murailles étaient tissées d'amiante.

Van Felst souleva la portière.

O spectacle extraordinaire ! la femme était là, encore accoudée, superbe ; à ses pieds, Jacob gisait, dans un ruisseau de sang... un poignard, à poignée d'or, dans le cœur !

La femme, immobile, toujours indifférente, regardait le juif.

Sur le tapis, on trouva un reste de torche, celle dont Jacob s'était servi pour allumer l'incendie qui avait dévoré tant de richesses.

Van Felst s'approcha, toucha les mains de la femme, qui, de même que l'autre nuit, se leva.

Les magistrats reculèrent, Van Felst, effrayé, fit un mouvement en arrière.

Alors, la femme tomba sur le cadavre juif. Sa tête heurta l'angle d'un meuble, et se brisa... en plusieurs morceaux.

La tête, et le buste, étaient en porcelaine admirablement peinte. La robe était drapée sur un mannequin bourré d'étouffes. Une mécanique étrange roula aux pieds des magistrats.

On sut, alors, que le juif, mécanicien habile, avait construit une sans pareille galerie d'automates, au milieu desquels il se plaisait à vivre, et qui fut malheureusement détruite : l'incendie n'ayant laissé, des merveilles de la demeure ensorcelée, que des lingots de métal précieux, des débris tordus, noircis, calcinés.

H. Demesse.

ARABES & JUIFS

« Les Juifs !... disait un juifisant à un Arabe, sont des hommes comme toi et moi, et par conséquent nos égaux, nos frères. »

« Sois charogne si tu le veux, répond l'Arabe. Quant à moi, ces Djifa fils de Djifa, aussi riches qu'ils soient, ne seront jamais, ni mes égaux, ni mes frères. »

AUX JUIFS

Non, vous ne l'aurez pas notre France adorée, Juifs, la part serait belle à tous vos doigts crochus. Mais vous avez crié trop tôt à la curée ! Et de tous les sillons de la terre sacrée Les fils des Francs sont accourus.

La France était trop noble, et trop vierge et trop pure Pour que vous la trainiez au fond de vos ghettos Et que son manteau blanc frôle votre souillure Du lys brûlant elle a marqué votre figure, Infâme masque de tréteaux !

Il serait doux vraiment, à vous les Sans-patrie De posséder un coin où reposer vos os ; Las d'avoir des aïeux jetés à la voirie, Vous avez su choisir notre terre fleurie Douce tombe de nos héros.

Votre rêve fut beau, mais ce ne fut qu'un rêve Et la réalité menaçante surgit. Ouvrez l'aile, corbeaux, votre festin s'achève Et fuyez loin, bien loin, avant que ne s'élève La tempête au ciel qui rugit.

DÉSINTÉRESSEMENT

I

— Etes-vous bien sincère ?

— Je vous le jure, mademoiselle RACHEL, depuis longtemps je vous aime et je n'avais jamais osé vous l'avouer.

— Vous êtes jeune, Monsieur ELIAOU, et vos sentiments peuvent changer.

— Changer ! vous oseriez le croire ; mais non... et tenez, puisque je suis aux aveux, laissez-moi vous dire que je ne saurais vivre sans vous et si je savais ne pas devenir votre époux, eh bien ! j'aurais cessé de vivre.

— Alors, vous me paomez de toujours m'aimer ainsi ?

— Si je vous le promets ! mais je vous le jure sur mon honneur, sur tout ce que j'ai de plus sacré !...

— Puisque vous me parlez ainsi, je vous crois et je veux vous avouer à mon tour, que je m'étais aperçue de votre amour pour moi et... vous ne m'êtes pas indifférent ; monsieur ABRAHAM mon père, m'a souvent parlé de vous et vous lui êtes très sympathique ; si vous tentiez une démarche auprès de lui, il ne vous refuserait pas sa main.

— Oh ! comme vous me rendez heureux !... aussi, dès demain je vais prier ma tante ESTHER, de venir voir vos parents afin de s'entendre avec eux pour le jour des fiançailles et enfin sur les conditions...

— Les conditions ? mais... serait-ce de ma dot que vous voulez déjà parler ?

— Soyez sans crainte, mademoiselle RACHEL, il ne sera nullement question de dot, je suis le désintéressement même.

II

— Eh bien oui, j'ai vu Mlle RACHEL et elle ne s'oppose pas du tout à ce que tu tentes une démarche auprès de ses parents ; elle m'y a même engagé. Tu le sais ma tante, que vu ma situation commerciale, j'ai besoin de me marier, M. ABRAHAM est riche et c'est sa fille unique, c'est te dire que je compte sur la dot qu'il peut faire à sa fille pour agrandir ma maison de commerce...

— Et toi vous saviez pas combien quille en a pour son dot ?

— Non et c'est précisément pour ça que je tiens à ce que tu te charges de cette mission ; après tout, je ne l'aime pas plus que ça et si je ne comptais pas sur ce qu'elle peut bien m'apporter...

— Adonai mon p'tit Eliaou ! vous ites pas connaissance d'la situation d'cit famille alors ?..

Dipuis quique temps, vot'tante y s'en ai aperçue qui cit mad'moisille Rachel y viens apris toi, y avant qui ti m'en a parli ; j'en ai iti aux renseignements. Eh bien, cilla qu'ti veux faire votre épouse y s'mariera sans dot ; son pire il a perdu toute sa fortune avic les cartes, dans l'temps il en avait quèque chose y maintenant ils en ont juste pour vivre dans l'existence.

— Etes-vous bien certaine de ce que vous dites ?

— Ti çà, quand ton père qu'il est mort, ci moi qu'il l'a remplacé ta mère et ji pensi qu'à vot'intérêt, dans cit condition ji crois qu'ti fras bien que vous prenez mon conseil et qu'ti penseras plus avic cit fille.

— Je vous écouterai ma tante, car si je voulais l'épouser c'était pour son argent ; mais s'il n'y en a pas, tant pis pour elle, car l'argent passe avant tout....

P. V.

THÉÂTRE Aujourd'hui, Dimanche, à l'occasion des fêtes de la Noël : deux grandes représentations. En matinée à prix réduits : *Aïda*.

Le Soir : *Les Crochets du Père Martin* et première de *Si j'étais Roi*.

7.000 FR. placés en 1^{re} hypothèque, près d'Alger, à vendre, au même prix, pour cause de départ. Excellente affaire. S'adresser à M. P. Risso, au Journal.

MAISON ANTIJUIVE

Grand Bazar Bolufer

RUE BAB-EL-OUED, 6, ALGER

Vendre bon marché pour vendre beaucoup

ARTICLES DE PARIS

A l'occasion des Fêtes de Noël et du Jour de l'An

Ouverture du Grand Bazar Bolufer

DÉBALLAGE DE JOUETS D'ENFANTS

Suspensions, Lampes, Abats-Jour, etc.

Prix modérés pouvant satisfaire toutes les bourses

GROS DEMI-GROS ET DÉTAIL

Aux Fumeurs Antijuifs

DEMANDEZ PARTOUT

Le Papier "MAX RÉGIS"

Papier antisémitique, combustible sans chlore ni acide

Et le Papier "DRUMONT"

Avec le Portrait du vaillant Député

5 CENTIMES LE CAHIER

BLIDA. — A nos amis les colons et à la population blidéenne, nous recommandons la maison française et de confiance

LE PETIT ST-THOMAS

Etoffes et Confections

Tenue par Madame Veuve JEAN GIMENO

Mêmes conditions de paiement que les maisons

—o— de France et d'Alger —o—

FABRIQUE FRANÇAISE de COURONNES MORTUAIRES

MAISON ALISSE

ALGER — 41, Rue d'Isly, 41 — ALGER

Succursale sous l'Hôtel de la Régence

Place du Gouvernement

Bouquets de Mariages, Gerbes

Corbeilles de Mariage

ET POUR THÉÂTRES

Grand choix de Plantes naturelles et artificielles

EXPÉDITIONS DANS L'INTÉRIEUR

Succursale sous l'Hôtel de la Régence pl. du Gouvern.

M^{me} Julie SAUVAN

La Célèbre Cartomancienne

Prévient sa nombreuse Clientèle qu'elle habite

Rue Sainte, 4 (Maison Saliba), 2^e étage

Traite par correspondance sur Procès, Mariages, Héritages, Affaires embrouillées, etc.

DISCRÉTION ABSOLUE

Le Gérant : FERNAND LAFFITTE

Imp. du Nouvel Antijuif. — PAUL CARRÈRE

Paul Carrère



Réveil et désillusion de Lutaud-Laferrrière